

Philosophie et religions comme gymnastiques de la volonté dans la pensée nietzschéenne

par Horst Hutter

traduction : Janick Auburger

On admet volontiers que Nietzsche, par ses idées philosophiques, a opéré un renversement complet de toute la pensée occidentale traditionnelle. C'est vrai au regard des religions juive et chrétienne, mais c'est vrai aussi et peut-être plus encore, au regard du platonisme où les théologiens ont essayé de trouver dans chacune des deux religions les assises pouvant étayer leurs actes de foi et leurs institutions politiques. La pensée des Lumières et les idéologies modernes telles que les différents marxismes et fascismes sont à ce niveau de simples versions sécularisées de quelque deux mille ans de platonisme. Nietzsche lui-même jugeait correct le label de « platonisme inversé » qui lui était accolé. Cela dit, si l'enseignement de Nietzsche est assurément un platonisme inversé, la thèse que je développerai dans les pages qui suivent est que, à bien des égards, il est en réalité un retour à une intime compréhension de l'enseignement platonicien, débarrassé de ses concrétions issues du christianisme et des Lumières. On peut même soutenir que ce n'est qu'après la critique du platonisme par Nietzsche qu'il devient possible d'avoir un meilleur accès, une meilleure connaissance, une meilleure compréhension des problèmes posés par Platon, en particulier le problème des relations en-

tre l'organisation de l'âme et celle des systèmes politiques. Mon argument est que Nietzsche a parlé de ces problèmes de la même façon qu'on les trouve abordés dans les dialogues de Platon. C'est ainsi qu'il illustre très bien ce visage de Janus qu'il s'accolait lui-même, en penseur qui examinait le passé pour regarder droit dans l'avenir.

Je montrerai que l'enseignement nietzschéen constitue une déconstruction subtile de la psychologie des Lumières, y compris et en particulier une déconstruction du freudisme, avec son emphase sur la libido. Je soutiendrai que Nietzsche délaisse l'*Éros* pour le *Thymos*. Le *Thymos* renvoie selon moi à ces éléments de l'âme humaine qui insufflent en nous les sentiments de peur et d'anxiété, mais aussi la colère, la rage, avec leurs dérivés psychiques et culturels que sont la jalousie, la méchanceté aussi bien que l'amour-propre et la morgue. C'est dans ces mouvements de l'âme, négatifs en partie seulement mais par ailleurs très puissants et souvent méconnus, qu'on peut, si l'on suit Nietzsche, trouver la clé pour comprendre l'origine de la plupart des conflits politiques et des guerres. Si les remarques qui suivent sont inspirées par Platon et par Nietzsche, mon but n'est pas de livrer des interprétations académiques de l'un ou l'autre, mais de discuter sans détour des problèmes de la guerre, de la guerre civile et des conflits psychiques, et de la façon dont se forment les identités personnelles et politiques qui émergent de ces luttes.

La vision et le rêve d'un soi rationnel

Nietzsche montre du doigt la fragilité de l'un des plus nobles aspects du programme de développement de soi de l'humanité depuis la tradition platonicienne et chrétienne, à savoir la vision d'une âme humaine contrôlée par son élément rationnel. Il soutient qu'on ne peut y croire à son époque, sans nier toutefois la possibilité qu'une telle personnalité puisse exister. Ce qui est vrai, soutient-il, c'est que l'atteinte

d'un tel contrôle de l'âme par la raison a toujours été envisagée par Platon et la plupart de ses successeurs comme restant limitée à quelques âmes « nobles », alors que la majorité des membres de la communauté politique devaient s'appuyer sur la gouvernance de quelques âmes philosophiques (*few* dans la suite du texte), à travers les lois, les coutumes, les entraînements à la vertu et la coercition légale. Toutefois, des communautés de croyance chrétiennes et islamiques ont tenté, grâce aux efforts des églises, des mosquées et des temples, de rendre ce genre de « salut » accessible à tous, si ce n'est quelques rares irréductibles. On croyait que le noble idéal d'égalité entre tous aux yeux de Dieu pouvait être réalisé sur le plan politique par un habile mélange de persuasion et de coercition, et que cela rendrait accessible à la multitude la maîtrise de ce soi rationnel. De nombreuses pratiques religieuses se faisaient fort d'atteindre cet objectif ; qu'il suffise de mentionner ici la pratique de la confession et du pardon des péchés, les différentes formes d'exercice (*askeseis*) de la volonté via le jeûne et autres restrictions du désir que l'on retrouve sous une forme ou sous une autre dans toutes les communautés chrétiennes, islamiques ou d'autres confessions. Les événements historiques liés aux guerres et aux conflits au sein des différents modèles de salut chrétien ont rendu ce projet de moins en moins crédible. La perte de foi dans les objectifs transcendants des efforts humains menace d'affaiblir les organisations de l'âme sur lesquelles les ordres religieux et les institutions politiques qui s'en inspiraient avaient été fondés. Les conflits généralisés — récents et à venir — entre différentes religions, ainsi que l'émergence d'États laïques, montrent bien que les modèles chrétien ou islamique de salut sont de moins en moins tentants et crédibles.

Le modèle platonicien d'un contrôle de soi rationnel restreint à quelques âmes « aristocratiques » reposait sur la conviction que tous les humains sont gouvernés — en tous cas à

l'origine, dès lors qu'est dépassé l'ordonnancement animal des instincts – par un mélange de désirs fortement contradictoires, la recherche des plaisirs et la volonté d'éviter la douleur. Ces désirs contradictoires sont à leur tour souvent dominés par des accès de peur et de rage qui tendent à dominer l'individu. Néanmoins, l'hypothèse était aussi qu'existait une étincelle « divine » dans l'âme humaine qui, quelle que soit son origine, rendait quelques hommes, et potentiellement tous les hommes, capables d'atteindre ce contrôle de soi grâce à l'éducation aux vertus, à travers un entraînement bien dosé de gymnastique et de musique. Cette lueur divine, qu'on l'obtienne par une révélation ou par une illumination venue de l'intérieur, permettait à quelques rares personnes d'atteindre le stade de la pleine humanité et de devenir ainsi les leaders philosophes qui parviendraient alors à guider la multitude de ces êtres humains encore en développement, qui seraient prêts plus tard à accepter d'être ainsi rationnellement guidés par ces *few*. Un large accès, pour tous les citoyens d'une communauté politique, à des exercices identiques, assurerait la persuasion de la multitude. Ces exercices étaient largement fondés sur la volonté de modeler les parties irrationnelles de l'âme, via la musique, la gymnastique et surtout à travers des rituels religieux. La sagesse rationnelle des actes posés par les *few* guidant le groupe produirait dans l'ensemble de la communauté politique une structure de volonté unifiée et cohérente. À vrai dire, aucune communauté n'a pu faire mieux qu'approcher la vision d'une bonne Cité. Cependant, quelques rares individus, tels Socrate et quelques autres philosophes, ont pu atteindre ce stade et servir ainsi de modèles à l'ensemble des êtres humains. De la même façon, la personnalité de Jésus qui servit de tremplin à la fondation du christianisme par saint Paul peut avoir été considérée aussi comme un modèle pour les divers projets d'*Imitatio Christi*. Les leaders de l'Ummah (communauté) islamique ont tenté semblablement de présen-

ter la personne de Mahomet comme un modèle universel à suivre. Ces exemples d'âmes admirables, ceux des saints et de certains philosophes dans leur sillage peuvent fonctionner comme des modèles à suivre. Cependant, on avait l'espoir, à travers cette structure mixte de leaders/suiveurs, à la fois entre les leaders et leurs ouailles et à l'intérieur de leurs âmes, de garder en latence, au moins pour un temps, les « guerres dormantes » qui sont au cœur de l'humaine condition à tous les niveaux des structures organisées, depuis l'âme jusqu'à l'empire, en passant par la famille et la Cité. Même les éventuelles entorses sporadiques à ces périodes de calme pouvaient toujours être suivies de nouvelles formes de paix et d'ordonnement des conflits. Plus, les guerres entre communautés pouvaient même être utilisées pour fortifier plus avant la cohésion du groupe. La menace toujours présente du réveil d'une guerre dormante et de ses destructions pouvait même laisser place à la vision d'une apocalypse qui serait le signal d'une gouvernance « divine » sur la planète, après « les guerres qui mettent fin à toute guerre » (selon le slogan du président Wilson au cours de la première guerre mondiale).

Toutefois, comme l'indique Nietzsche, tout ce programme politique reposait sur de « nobles mensonges » quant à la nature du divin, ce qui implique de faire croire à la multitude que le divin est bienveillant et juste. De tels mensonges pouvaient être assimilés par la multitude qui était ainsi réconfortée et qui trouvait un sens à ses souffrances. Cependant, les âmes philosophiques ne croyaient pas vraiment en ces « nobles mensonges », ou plutôt ces « mythes du salut », qui étaient seulement acceptés comme des mythes salutaires et nécessaires, capables de contenir anxiétés et rages. De tels mythes religieux pouvaient empêcher la désintégration des âmes individuelles et des communautés particulières dans des guerres civiles, et ils pouvaient même diminuer les effets des guerres venues de l'extérieur grâce à la cohésion du

groupe. Des collectivités ou des individus qui se considèrent mutuellement comme de forces égales, dotées d'une bonne cohésion interne, sont moins enclines à s'attaquer mutuellement, par peur de la force de « l'ennemi ». Mais en même temps, les pressions exercées par de tels « ennemis » potentiels externes peuvent renforcer la solidarité du groupe à l'interne. De telles guerres dormantes peuvent être utilisées contre d'autres guerres dormantes, car des menaces extérieures peuvent étouffer des menaces internes dans une sorte de dialectique où une forte cohésion interne parvient à triompher des guerres extérieures, les rendant par le fait même inutiles et improbables. La « guerre, mère de toutes choses » (selon la formule célèbre d'Héraclite) était ainsi manipulée pour servir la paix politique et la terrible réalité des choses pouvait ainsi être dissimulée encore pour un temps. C'est pourquoi toutes les sectes à l'intérieur du judaïsme, du christianisme et de l'islam ont élaboré des doctrines sur ce qu'on a appelé les « guerres justes ».

La vision nietzschéenne est née de l'évidence que toute cette structure platonicienne était en train de se désintégrer, minée de l'intérieur par le développement des sciences empiriques, elles-mêmes issues de la même idée platonicienne qui avait créé les nobles mensonges et les mythes politiques du salut. La création et le développement des sciences empiriques, fondées sur les mathématiques, participaient en partie du mythe salvateur du rôle des *few* sur la multitude. Ces mythes, à la fois en ce qui concerne l'organisation politique, qu'en ce qui concerne les mathématiques, conçues comme la voie royale vers la vérité en tant que fondement de cette organisation, sont devenus de moins en moins crédibles. Les démons de l'anxiété et de la rage refaisaient surface et laissaient présager des « guerres comme il n'y en avait jamais eu auparavant ». Des idéologies laïques remplacèrent les mythes religieux et les rages accumulées pendant des siècles furent prises en charge par les idéologies qui se proposaient de chan-

ger l'histoire par l'usage de la terreur de masse. On ôta alors progressivement les barrières à la rage et les êtres humains se sont alors joyeusement et massivement désengagés de toute forme d'éthique. C'est là qu'intervient la philosophie de Nietzsche dans l'histoire de la culture occidentale, avec sa tentative d'utiliser ces terreurs démoniaques pour construire une nouvelle humanité. Cette humanité pouvait finalement espérer devenir comme ces modèles « sur-humains » donnés au début de la tradition occidentale par des personnages comme Socrate, Jésus et d'autres. Nietzsche a tenté d'intégrer ces modèles dans les « idoles » dominantes de la Volonté de puissance, de l'Éternel retour du même et du Surhomme. Ces idoles peuvent être vues comme un nouveau genre de mythe qui remplace les fictions platoniciennes désormais caduques, désintégrées. Leurs contradictions internes, fondées sur le mythe de la science empirique essentiellement mathématique et sur celui de l'organisation politique sanctionnée par le divin, révélaient leur base cachée dans un nihilisme niant la vie, le « mystérieux convive » ¹ que personne n'avait invité mais avec qui chacun savait bien devoir vivre.

Un élément-clé de l'intervention nietzschéenne dans l'évolution historique de l'âme chrétienne, et maintenant aussi de l'âme musulmane et de l'âme juive, est cette reconnaissance que les individus sont largement dominés par des processus psychiques internes dont leur conscience personnelle et leur ego n'ont qu'à peine l'intuition.

Quidquid luce fuit, tenebris agit, mais l'inverse est également vrai. Ce que nous vivons en rêve, si le rêve revient souvent, finit par appartenir à l'économie générale de notre âme au même titre que ce que nous avons « réellement » vécu : nous en devenons plus riches ou plus pauvres, nous avons désormais un besoin de plus ou de moins, et finalement nous nous laisserons en plein

¹ Friedrich Nietzsche, *The Will to Power*, Walter Kaufmann, ed., New York, Vintage Books, 1968, p. 7.

jour, et même aux moments les plus lucides de l'état de veille, mener par les habitudes de nos rêves. (*Par-delà...*, 193).

L'histoire de l'Occident, depuis que Nietzsche a écrit ces lignes, a été marquée par des conflits où les forces qui émergeaient de l'inconscient étaient les anciens « démons » de la colère, de la rage et de l'agitation anxieuse. Le raisonnement conscient, censé être maître de l'âme dans son ensemble, s'est révélé lui-même largement au service de ces forces psychiques négatives.

L'effondrement de l'ordre moral chrétien, qui n'a jamais bien fonctionné et qui partout a été accompagné depuis l'époque napoléonienne par le développement de terrifiantes technologies de destruction. Tout cela a lentement touché des zones de plus en plus importantes de la planète, alliant la destruction volontaire de millions d'êtres humains ainsi que de leur environnement à d'autres destructions, conséquences inattendues d'une expansion très rapide des forces brutales du marché. Depuis cette année de 1888 où Nietzsche prédit qu'il y aurait « des guerres comme il n'y en eut jamais auparavant », sa vision est devenue réalité. Bien plus, on doit rappeler que les quelques inconscients dont Nietzsche prévoyait les terribles comportements ont, depuis, acquis les désormais fameuses « armes de destruction massive ». On pourrait alors prédire la disparition de la vie humaine telle que nous la connaissons ou au moins un effondrement de la base écologique de toute vie humaine.

La déconstruction de cette vision d'une âme rationnelle et l'attention portée à la primauté des motivations inconscientes sont à l'œuvre au moins depuis l'époque de Mesmer. Cependant, les tout débuts de cette intuition peuvent déjà être décelés dans la discussion platonicienne sur l'organisation de l'âme humaine, de l'organisation aristocratique ou monarchique jusqu'à la tyrannique, en passant par l'ordonnement thymocratique, oligarchique et démocratique. La

force dominante dans ces modèles platoniciens n'est pas *Éros* mais le *Thymos*, fougueux, qui peut se mettre au service aussi bien de la raison que des désirs. Mon opinion est que Nietzsche, dans son voyage à l'intérieur de l'âme humaine, n'anticipe nullement le point focal que Freud a situé dans l'*Éros*, mais plutôt qu'il revivifie l'interprétation platonicienne des structures profondes du soi. Je me concentrerai principalement sur la peur et la rage, comme modes opératoires fondamentaux de l'*Esprit*, une traduction adéquate du mot *Thymos*.

Dans l'ordonnancement d'une âme monarchique ou aristocratique, l'*Esprit* semble être un élément bien plus important que peut l'être *Éros* ou que peuvent l'être d'autres éléments dans le mélange des désirs en conflit. Bien plus, on peut même assumer que le *Thymos* est plus important que la Raison elle-même, car il s'avère nécessaire à l'obtention du salut de l'humanité par la Raison. La Raison a besoin de la force des passions pour s'activer. Les mots utilisés par Platon pour décrire l'action bénéfique du *Thymos* dans l'âme, *sôizein*, *sôtèria*, *diasôizein*, etc. montrent le sérieux avec lequel Platon examine les conséquences d'une âme en désordre, à la fois pour sa propre situation au milieu des luttes passionnelles et pour le bien-être des communautés humaines.

Cependant, que dire de cette partie de l'âme désignée par Platon comme la forme de l'Esprit qui ferait en sorte de devenir l'auxiliaire de la Raison et la gardienne de l'âme ? On peut amorcer une réponse détaillée à cette question en rappelant ici la contradiction qui existe entre l'interprétation populaire du *Thymos*, une interprétation reflétée dans la tragédie, selon laquelle il s'agit de l'allié naturel du désir, et la thèse socratique et platonicienne selon laquelle le *Thymos* se liguierait avec la Raison, parfois même contre le désir, comme peuvent en témoigner les âmes nobles. Cet argument, qui sera développé dans un prochain ouvrage, peut être synthétisé comme suit.

Platon reconnaît, comme on le fait dans les tragédies et dans l'expérience commune, que l'âme est le siège de luttes, de forces, de conflits et de tensions qui nécessitent une organisation. Plus : cette organisation est un problème « politique », réglé en partie par l'éducation et en partie par la législation. Le but d'une telle organisation vise à fixer dans l'âme la primauté de la Raison et la soumission des passions, à la fois au niveau des désirs trop abondants et de la colère déraisonnable. Le bien-être de l'individu et de la communauté politique dépend de l'organisation de l'âme effectuée par la Raison. Finalement, toute organisation, une fois achevée, est par nature instable et doit être revivifiée en un effort continu. Tout dépend des contradictions de l'âme et tout résulte d'elles. L'espace qui m'est imparti m'empêche de développer tous les arguments de Platon qui montrent comment une gymnastique physique, pour le salut de l'âme, parvient à établir une harmonie de l'esprit à la fois par rapport à lui-même et avec la part qui, dans l'âme du guerrier, aime la sagesse. L'intelligence et l'esprit sont visiblement malléables dans ces discussions et peuvent être éduqués en harmonie.

Le modèle socratique (platonicien) de la gouvernance de l'âme voit son succès dépendre du fait que l'une de ses passions est radicalement différente des autres. En effet, *l'epithumètikos*, la partie de l'âme qui contient des myriades de désirs, est presque toujours considérée comme *alogistos*, sans Raison. Cela peut vouloir dire que, du point de vue du témoin intérieur, les désirs fonctionnent selon leurs propres desseins, indépendamment de lui. Du point de vue de la nature globale, cependant, le désir humain peut être parfaitement raisonnable et bien ordonné. Ce sur quoi Platon insiste cependant, en se distinguant ainsi de l'opinion commune, c'est sur l'ambiguïté fondamentale du *Thymos*, sur sa contradiction naturelle, sa propension à devenir soit l'allié de la Raison soit l'allié des désirs. Ce qui revient à dire que le *Thymos* peut agir à la fois *alogistos*, quand il n'est pas contrôlé

par la Raison, et *logistos*, quand il l'est. *Thymos* est ce par quoi la bête en nous s'humanise. Bien éduqué par une musique et une gymnastique adéquates, l'*Esprit* est ce qui peut lier le pire et le meilleur...

Le lecteur peut à juste titre se demander ce que ce long détour par la psychologie platonicienne a à faire avec Nietzsche. Il peut aussi estimer que le questionnement platonicien est dépassé et qu'il ne coïncide plus avec la situation contemporaine. En fait, Nietzsche n'utilise pas le mot *Thymos*, mais l'examen attentif de l'usage qu'il fait du mot allemand *Geist*, en particulier dans *Par-delà...*, m'amène à conclure que ce qui est envisagé ici est précisément le *Thymos* platonicien, quand il est lié au raisonnement discursif. On peut montrer que le raisonnement, dans l'acception platonicienne, est initialement gouverné par la peur et la colère, mais qu'il peut à son tour être amené à les gouverner, en les « enchantant » avec la musique et la gymnastique. De la même façon, Nietzsche ne voit jamais le raisonnement déconnecté de l'affect et de l'émotion ; il postule plutôt une étroite et presque invisible connexion entre les deux. On pourrait dire, en poursuivant dans cette voie, que pulsions et affects ont chacun leur part de Raison, qu'ils sont réunis grâce à un modelage culturel en une structure particulière de *Geist*, qui est à la fois esprit et intelligence. Les affects sont des forces motrices et actives, et le raisonnement les suit en des liens de dépendance conflictuelle. La *Généalogie de la morale* montre les sentiments de peur et de rage à l'œuvre dans le modelage des structures de pensée liées à la foi chrétienne, qui est le « platonisme pour le peuple » le plus réussi (KSA 5, p. 12²).

Dans cette conception de la foi, les sentiments sont dirigés de l'intérieur, créant ainsi la richesse et la profondeur des âmes

² Toutes les citations de Nietzsche proviennent de la *Kristische Studienausgabe* (KSA) en 15 volumes, citée avec le numéro du volume et la page. On renvoie, pour la traduction française, aux deux volumes des *Œuvres de Nietzsche* aux éditions R. Laffont, coll. Bouquins.

chrétiennes tout en les empoisonnant petit à petit. Les âmes chrétiennes, et sans doute d'autres âmes héritières des monothéismes, n'extériorisent pas la peur et la rage, mais elles les placent dans une banque métaphysique d'émotions³. Une bonne réserve de rages est ainsi stockée en banque et peut disparaître de l'au-delà une fois que la banque métaphysique fait banqueroute — comme cela fut le cas sous les coups des sciences empiriques. S'ensuivit un *ready-made* culturel, prêt à être utilisé par des idéologies des militants laïques. Les rages et anxiétés mises en banque sont alors réparties sur divers « comptes épargnes » gérés par différentes sortes de « prêtres », idéologues totalitaires et agents du nihilisme. Ils accordent des « prêts de colère » à des militants laïques et religieux, à la fois étatiques et non étatiques, ce qui, ironiquement, purifie l'âme humaine et la prépare aux dispositions que prendront dans l'avenir les philosophes à l'esprit libre.

Le processus de désintégration culturelle que Nietzsche discerne sous le nihilisme révèle en lui-même à quel point des sentiments négatifs peuvent être liés aux idéologies modernes. Son diagnostic vise à la fois à accentuer le processus de déconstruction pour ses lecteurs libres penseurs et à libérer la raison prisonnière en eux, pour qu'elle contribue à créer une culture de vie.

L'usage par Nietzsche du mot *Geist*, cependant, est encore plus lié au *Thymos* platonicien quand on prête attention à l'élément de cruauté et d'autocruauté qu'il y décèle. Nietzsche voit les religions comme intimement impliquées dans la contention de cette terrible propension humaine à la cruauté et au sacrifice. Plus encore, la cruauté est la force motrice dans l'évolution de la moralité du bien et du mal. Comme il l'écrit dans l'analyse rétrospective de sa thèse, le second essai de sa *Généalogie* est entièrement dévolu au rôle de la cruauté

³ Voir Peter Sloterdijk, *Colère et Temps*, Paris, Libella-Maren Sell, 2007 (*Zorn und Zeit*, Frankfurt am Main, 2006).

dans l'élaboration de « la voix de Dieu dans l'homme ». La cruauté est présentée comme « une des plus anciennes et des plus élémentaires composantes de la culture »⁴. L'évolution des religions est vue comme une échelle de la cruauté avec trois barreaux. Il y a d'abord l'offrande à la divinité des êtres les plus chers, comme le sacrifice du premier-né ; l'histoire d'Abraham et Isaac correspondrait à ce niveau. Le sacrifice de ce qu'on chérit le plus est suivi, à l'époque dite morale, du sacrifice des instincts les plus forts, ce qui produit, entre autres choses, cette joie folle qui se lit dans le regard des ascètes. Le dernier sacrifice serait celui que l'on demande à l'humanité d'aujourd'hui, le renoncement à toute croyance en une harmonie cachée et dans la bienveillance et la justice divines. L'esprit humain évolue à travers ces différents stades jusqu'à devenir « ce quelque chose d'impérial qui veut être maître en soi et autour de soi et qui veut sentir sa maîtrise : il a la volonté d'aller de la multiplicité à la simplicité, une volonté qui lie des choses ensemble et les soumet ; une volonté autoritaire et tyrannique ». L'instrument qui permet d'atteindre cette maîtrise est d'abord la cruauté, c'est-à-dire l'interférence entre crainte et rage. Nietzsche voit la grande Circé de cruauté et d'autocruauté à l'œuvre dans l'arène espagnole, le cirque romain, l'extase chrétienne devant la croix, la gaieté parisienne devant la guillotine, autant que devant l'opération à cœur ouvert qu'est *Tristan et Isolde* pour toute spectatrice wagnérienne. En définitive, la connaissance acquise à travers ce processus, qui est en lui-même également un acte de cruauté, si admirablement analysée par Nietzsche comme une grave maladie, peut désormais être utilisée pour atteindre une nouvelle culture humaine en bonne santé, grâce à une mutation de la cruauté⁵. De cette façon, la thérapie philosophique préconisée par Nietzsche peut passer du diagnostic à la cure. La philosophie peut à nouveau renoncer

⁴ *Ecce Homo, Livres, Généalogie*, KSA 6, p. 352.

⁵ Voir *Par-delà...*, 55, 229 et 230 ; KSA 5, pp. 74, 165-170.

à son rôle d'auxiliaire des religions et à nouveau concevoir ces dernières comme des outils de culture et d'éducation. La thérapie nietzschéenne transpose alors le *Thymos* platonicien, à l'origine adapté aux Cités, en *Thymos/Geist*, dont on peut se servir pour définir une communauté humaine à l'échelle du monde.

Du diagnostic à la cure : l'utilité des conflits religieux

Nietzsche propose un retournement dans les relations entre philosophie et religions telles que transmises par les différents platonismes, religieux ou laïques. Dans ces traditions de pensée, les philosophes ont été considérés comme les auxiliaires des religions et des idéologies, dont la préoccupation première était l'analyse des schémas de compréhension du monde. La dernière et plutôt modeste fonction assumée par les philosophes était de faire office d'épistémologues et de fournir des commentaires critiques concernant les bases des différentes sciences empiriques, comme voie royale et unique vers le « Vrai ». De plus, le souci des sciences était de purifier le monde des « préjugés », en tenant pour acquis que les sciences elles-mêmes sont sans préjugés. Apparemment, les sciences sont animées par un « préjugé anti-préjugés ». Et voilà que Nietzsche prône un rôle de leader pour les philosophes, en quoi il revient à la vision d'origine de Platon, présentée dans *La République* et développée encore dans *Les Lois*. Les philosophes doivent gérer à la fois les sciences et les religions. Ils doivent cependant d'abord se gérer eux-mêmes en pratiquant des exercices d'ascèse qui garantissent une vigilance intérieure constante. À ce niveau, la thérapie philosophique de Nietzsche développe des thèmes et des procédés qui avaient été élaborés pour la première fois par Platon et d'autres philosophes anciens.

L'éducation platonicienne vise à anoblir le *Thymos* en l'orientant vers la sagesse. Cependant, une intrusion dans les fondements thymotiques du pouvoir rend l'orientation méprisante du *Thymos* très séduisante. Bien plus, les racines de l'existence humaine, qui plongent dans le désir érotique, peuvent rendre cette orientation inévitable. Les souffrances infligées aux humains par d'autres humains ne peuvent cesser tant que sagesse et pouvoir ne sont pas unis dans une seule et même personne. On peut douter que la spiritualisation du soi guerrier telle que proposée dans *La République* soit adéquate au besoin d'une telle union. L'éducation thymotique est entièrement dépendante de la partie désirante de l'âme. Notre corps est le matériau fondateur de notre existence. Peut-être la tension fondamentale de nos vies entre contemplation et domination est-elle impossible à résoudre complètement. Peut-être est-il impossible de spiritualiser le soi guerrier au point de le voir devenir « le César de Rome avec l'âme du Christ »⁶. L'éducation à la vertu civique, telle que décrite dans *Les Lois*, présuppose un monde de guerres constantes dans lesquelles des groupes politiquement ordonnés définissent leur identité en se vivant comme ennemis d'autres groupes. Pour anticiper une expression nietzschéenne, la spiritualisation recherchée ne peut être possible qu'en apprenant à combattre dans « des guerres sans munitions » (KSA 6, p. 274-275). Suspendues entre peur et colère, et balançant entre deux objectifs, nos personnalités thymotiques nous orientent soit vers la contemplation et la sagesse, soit vers la lutte pour le pouvoir et la reconnaissance. L'ambiguïté fondamentale des mouvements du *Thymos* est responsable à la fois des excès tyranniques et de l'élévation vers les sommets contemplatifs.

Je vais à présent émettre quelques suggestions concernant la manière dont l'analyse nietzschéenne de la généalogie de

⁶ Kaufmann, *op.cit.*, p.513.

l'âme moderne se fonde sur les prototypes platoniciens mais aussi, la manière dont elle va au-delà. Comme nous l'avons spécifié ci-dessus, nous vivons bien sûr dans des sociétés très différentes de celle que *La République* préconise pour assurer le bonheur de l'âme et de celle que *Les Lois* définissent comme une société acceptable. Platon ne raisonnait pas pour la planète et les Cités qu'il envisageait étaient fondées sur une économie antérieure à l'économie de marché, tout en étant circonscrites dans un environnement très localisé et autonome. En suivant la suggestion de Nietzsche, cependant, je vais envisager la sphère culturelle chrétienne à l'échelle mondiale, de même que l'Ummah islamique et dans une certaine mesure aussi le judaïsme, mais dans un sens très particulier : comme des formes généralisées de platonisme. Les trois religions monothéistes semblent répartir les populations humaines en une pluralité non philosophique qui a besoin d'être guidée par quelques tempéraments philosophes ou à tout le moins « cléricaux ». Les trois religions monothéistes ont fait et font encore un grand usage de la cruauté et de l'oppression. Aucune n'a aboli ni transformé le terrible besoin humain de sacrifice, et aucune n'a atteint son objectif déclaré d'établir le royaume de la Paix. Au contraire, des éléments internes à chacune d'elles inspirent des visions apocalyptiques laissant présager une bataille finale qui détruira la plus grande partie des êtres humains, événement souvent considéré comme nécessairement déclenché par des actes d'agression terribles commis au nom de la foi. Les trois participent des nobles mensonges (ou d'ignobles mensonges, selon le point de vue) qui leur permettent d'élargir avec succès les bases de leurs structures de pouvoir. Les ordres politiques élaborés par les chrétiens et les musulmans ont aussi généralement et en toute légalité créé à l'intérieur de leurs sphères de pouvoir des groupes d'« outsiders intérieurs » destinés à jouer les boucs émissaires, ce qui était déjà envisagé par Platon dans *Les Lois*. Ces groupes sont autant de soupapes de

sécurité prévues pour les moments où l'on libère les colères accumulées, évitant ainsi que l'ordonnancement tout entier ne sombre dans une crise sacrificielle généralisée. Le paradoxe du judaïsme dans son évolution vers un platonisme généralisé est que, pendant de longues périodes de l'histoire chrétienne, il gagna beaucoup à représenter « l'outsider intérieur », un outsider souffrant, alors que c'est tout récemment qu'il obtint le « privilège » de créer, à l'intérieur de sa sphère d'influence, d'autres groupes capables d'être à leur tour des « outsiders intérieurs » que l'on pouvait châtier périodiquement. Les trois grandes religions ont élaboré des doctrines de « guerre juste » et se sont engagées — ou sont engagées — dans de grandioses entreprises de « justice ». Toutes trois croient en l'interdit puritain du plaisir et en la justice comme châtiment. Finalement, toutes trois profitent de leur implication dans une structure mondialisée de marché fondée sur des dispositions intérieures orientées par le culte et les récompenses d'une ancienne divinité du nom de Mammon.

Contrairement à la Cité esquissée dans *Les Lois*, les organisations politiques élaborées par les religions héritées d'Abraham reposent sur le sentiment de culpabilité, conçu comme l'instrument essentiel du contrôle psychique et social, solidement implanté dans l'âme des disciples. Le contrôle psychique platonicien reposait sur le mécanisme imparfait de la honte, et il était renforcé pour aller jusqu'à l'effroi avec l'aide de la religion homérique. La honte et l'effroi étaient des peurs, mais elles n'impliquaient pas le concept d'un individu responsable de tout ; dans la perception platonicienne de l'humaine condition, il n'y a pas la notion de libre arbitre. Les êtres humains sont pour la plupart entièrement gouvernés par les passions, véritable champ de bataille et de conflits contradictoires. La liberté de choisir était toujours strictement limitée à des options préétablies, avec des choix assez souvent mauvais du point de vue du bien-être de l'individu ou de la communauté. Tout choix visait le Bien, mais le Bien ne

pouvait être connu et donné d'avance ; la volonté de l'homme pouvait donc se tromper, et le péché, c'était l'ignorance. Seuls quelques rares êtres humains, des sages et des philosophes, pouvaient prétendre avoir atteint une certaine liberté de choix, consistant à manœuvrer entre plusieurs actions préalablement proposées. Cette liberté de choix dépendait de la lucidité intérieure et de la possibilité pour l'âme de gérer ses conflits psychiques. Un des plus grands malentendus, et des plus tenaces, concernant le raisonnement platonicien sur le Bien est ce qu'on appelle la « théorie des idées », le Bien étant l'idée directrice et les idées des entités métaphysiques autosuffisantes au-delà du monde sensible. Cependant, c'est précisément sous cette forme que le platonisme, jusqu'à sa déconstruction par Nietzsche, a influencé les fondements métaphysiques des monothéismes hérités d'Abraham. C'est un des éléments qui a permis l'élaboration de ce que Nietzsche a appelé la « métaphysique du bourreau » (KSA 6, p. 96).

Le fondement psychologique de cette métaphysique du bourreau est la culpabilité, l'accablement qu'éprouvent les êtres humains à seulement exister, tel qu'on le décrit dans la doctrine du péché originel. Le péché originel implique à son tour le mythe du libre arbitre, qui rend les êtres humains responsables d'à peu près tout ce qui va mal dans la vie. Alors que dans l'interprétation platonicienne la peur était un outil important, rendant les individus capables de pratiquer les vertus, elle n'était rien à côté de cette peur profonde et abjecte de la damnation éternelle liée au christianisme et à l'islam. De façon similaire, la peur d'un terrible châtiment envoyé par le maître de l'Histoire, capable de châtier dans l'horreur son peuple élu, est apparue dans certaines versions du judaïsme où les événements atroces du XX^e siècle sont considérés comme des punitions divines. La seule attitude possible de l'âme humaine, la seule qui soit appropriée face à ce demiurge transcendant est « la peur du Seigneur ». La peur crée

à l'égard du démiurge divin une dette humaine qui ne peut jamais être réglée. Nietzsche dit que, dans cette relation :

...la doctrine de la libre-volonté a été principalement inventée à fin de punir, c'est-à-dire avec l'intention de trouver coupable. Toute l'ancienne psychologie, la psychologie de la volonté, n'existe que par le fait que ses inventeurs, les prêtres, chefs des communautés anciennes, voulurent se créer le droit d'infliger des peines — ou plutôt qu'ils voulurent créer ce droit pour Dieu... Les hommes ont été considérés comme « libres », pour pouvoir être jugés et punis — pour pouvoir être coupables : par conséquent toute action devait être regardée comme voulue, l'origine de toute action comme se voulant dans la conscience (par quoi la plus radicale manipulation *in psychologicis* était faite principe de la psychologie même...)⁷.

Tout l'effort de Nietzsche en faveur d'une nouvelle éducation vise alors à épurer la vie humaine de cette culpabilité et de cette idée de châtimement et à briser ainsi le pouvoir des gens d'Église et des prêtres de toutes sortes, y compris les prêtres du scientisme. C'est ainsi que « l'innocence en devenir » pourra, espérons-le, réapparaître. On pourrait induire de cela que tous les systèmes moraux qui présupposent le libre arbitre, très important en particulier chez Kant, sont encore empiétrés dans la psychologie de la vengeance et du châtimement. On peut l'affirmer seulement si on pense que les êtres humains sont libres d'obéir ou de ne pas obéir à « la loi morale » et que l'ignorance des règles ne protège pas contre le châtimement. L'idée qu'un individu ne devrait jamais traiter un autre être humain comme un instrument, mais qu'il devrait toujours le traiter comme une fin en soi, n'est plus défendable si l'on pense que la majorité des individus sont en fait incapables d'agir librement. Bien plus, certains êtres humains occupent des rôles sociaux qui impliquent une instrumentalisation des autres. Les bataillons de travailleurs modernes sont des instruments consentants au service des intérêts des pa-

⁷ *Le Crépuscule des Idoles*, Les quatre grandes erreurs, 7 ; KSA 6, p. 95.

trons de l'industrie. De même, dans toute guerre, les officiers utilisent couramment des vies humaines en les envoyant à une mort certaine, sans compter toutes les vies humaines qu'ils veulent voir détruites dans le camp « ennemi ». Au cours de ces événements, les vies humaines ne sont que des moyens qu'on manipule et dont on se débarrasse tour à tour dans la grande lutte pour le pouvoir. Le patriotisme serait dans ce cas une fiction de plus, et pas toujours noble. Faute de réalisation de la paix perpétuelle et de la fin des guerres, même « justes », et sans l'apaisement de la lutte pour la vie à tous les niveaux d'organisation de l'existence humaine, aucun projet moral, qu'il soit kantien ou autre, ne semble vraiment réaliste.

Que ce soit l'interprétation platonicienne de la condition humaine, qu'ont prolongée les platonismes religieux, ou la tentative nietzschéenne de sauver le côté positif de ces traditions, les deux positions s'appuient sur une division, parmi les êtres humains, entre les *few* et la multitude des « non philosophes ». En fait, cette division peut être encore renforcée entre la petite minorité de ceux qui comprennent par eux-mêmes, la plus grande partie de ceux qui peuvent suivre la compréhension de quelques-uns, et la multitude qui a besoin de la loi. Il se peut tout à fait que cette division renvoie à une erreur d'aiguillage dans l'évolution humaine et la création du soi, due à d'anciennes catastrophes naturelles et à de mauvaises conditions sociales, qui auraient provoqué une peur aveugle et générale de la colère des « pouvoirs supérieurs ». Cela a pu faire naître la conviction que ces pouvoirs aléatoires ne pouvaient être apaisés que par des sacrifices humains, ou que la peur ne pouvait être calmée que par l'assujettissement et l'asservissement brutal d'autres groupes humains. De toute façon, l'inégalité apparaît maintenant comme un état de fait, et donc toute tentative de justice, voulant donner à chacun et chacune son dû, serait colorée par la jalousie et abîmée par le désir de vengeance. Ce qui veut dire

que, maintenant comme jadis, quelques individus peuvent surgir, capables grâce à une heureuse nature et à leurs qualités acquises d'assumer cette lutte personnelle indispensable pour atteindre l'autonomie et, peut-être même, ce « libre arbitre ». Mais, dans tous les cas, pour les rares chanceux et les nombreux malchanceux, tout le bagage de jalousie et de vengeance accumulées doit être intégré dans de nouvelles organisations des âmes et des communautés politiques. Ce qui exige, selon Nietzsche, de nouveaux leaders-philosophes et de nouveaux codes religieux. Étudier les formes de soumission philosophique et religieuse du passé et du présent peut nous aider à comprendre comment on peut y parvenir. Ainsi on peut envisager de nouvelles organisations, de nouvelles formes d'autonomie humaine, et la négativité des âmes asservies pourrait être moins destructrice.

Philosophie et religions comme gymnastiques de la volonté

Une des mauvaises interprétations, parmi les plus tenaces concernant Nietzsche, vient de ce qu'on ne reconnaît pas que sa critique de la moralité judéo-chrétienne n'est pas une condamnation radicale. Cette moralité fut, c'est sûr, à l'origine un affaiblissement, mais un affaiblissement au service du salut de la volonté humaine. Plus exactement, il la voit comme un programme d'éducation et de développement des plus réussis, qui a considérablement contribué à approfondir l'âme humaine. Même si cette morale vient de « Jérusalem », elle a heureusement été élargie et rationalisée par l'« esprit » d'Athènes. Les méthodes philosophiques de développement de soi, les approches critiques des textes sacrés, élaborées dans les écoles athéniennes, ont émergé en même temps que la transcendance divine se rapprochait du modèle du « sur-humain » donné par la vie de Jésus. Les idées héritées de « Socrate » et du Christ ont donné naissance, grâce à

de nombreux penseurs philosophes, à plusieurs groupes de pensée très puissants, chacun d'entre eux constituant un « platonisme pour la masse ». Ces communautés ont été nourries par la conjonction très fructueuse et antinomique de deux mythes : le mythe d'une science naturelle à base mathématique et le mythe de la domination par des prêtres, c'est-à-dire des agents choisis et représentatifs d'une transcendance unique et omnipotente. L'histoire de ces communautés a été douloureusement conflictuelle dès le début et la morale s'est progressivement désintégrée, sous les coups de la lutte et des tensions inhérentes à ses deux mythes fondateurs en conflit l'un avec l'autre. Ce conflit, qui est en fait un conflit entre la foi et la raison, n'a jamais été résolu, et ne peut pas l'être. Les conflits politiques et militaires entre les communautés d'origine — le « corps mystique du Christ » — et les communautés ultérieures — le platonisme de masse qui eut un succès comparable et la Ummah musulmane — ont contribué, et continuent de participer, à la désintégration de l'ancienne synthèse entre Athènes et Jérusalem.

Une contribution très importante d'Athènes à la formation des trois communautés héritières d'Abraham vient de cette « gymnastique de la volonté » élaborée par les écoles philosophiques les plus en vue : l'Académie, la *Stoa*, le Jardin et le Lycée. Leurs techniques spécifiques pour s'occuper de l'âme et l'entraîner ont été appliquées aux règlements et commandements, considérés comme venant de l'« Au-delà ». Plus particulièrement, les techniques d'entraînement de l'âme, connues comme « *askeseis* » ou pratiques ascétiques, ont été comprises comme d'indispensables outils permettant à l'individu de vivre en accord avec les injonctions divines. La simple énonciation de lois et de règlements ne suffit pas, en soi, à garantir l'obéissance à ces règlements, que ce soit de la part de l'individu ou de la collectivité. Les *askeseis* tendent à combler le fossé entre les commandements et l'obéissance ; ce sont des outils pour les individus qui font partie d'une com-

munauté, des outils qui les rendent capables de suivre les règlements. Ainsi, la « loi morale » qui précise que jamais je ne dois réduire les autres à de simples instruments est, il faut l'admettre, absolument magnifique, mais elle présuppose le libre arbitre. Le libre arbitre toutefois n'est certainement pas un cadeau de la nature ni de la divinité ; il exige un effort, une lutte avec soi-même, de l'éducation et un ordonnancement des affects et des instincts innés et conflictuels en des « lignes de volonté » orientées vers un ou des objectifs. Il existe certainement des personnes bonnes, accommodantes et justes et elles ont toujours existé, mais elles doivent être culturellement formées à partir d'une nature humaine barbare. Les exemples « sur-humains » de Socrate, de Jésus, de Bouddha, de Mahomet et bien d'autres montrent que la bonté humaine, épargnée par la jalousie et l'esprit de vengeance, est possible, mais personne ne peut affirmer que l'ensemble de l'humanité a pu ne serait-ce que s'approcher de ces modèles.

L'adaptation des *askeseis* à l'évolution des différentes communautés religieuses a depuis le début impliqué des pratiques réservées à quelques-uns et des pratiques réservées à la multitude. Suivant l'interprétation platonicienne d'origine, les pratiques philosophiques visaient une minorité considérée comme plus susceptible d'un certain libre arbitre. Les pratiques religieuses constituaient des adaptations des pratiques ascétiques aux capacités de la multitude. À l'inverse, dans l'interprétation nietzschéenne de ces histoires, les religions sont des « philosophies » pour la multitude, pour le « troupeau ». L'insistance sur les individus créatifs n'entraîne pas, cependant, qu'on néglige le « troupeau ». Bien plutôt, les philosophes à l'esprit libre sont nécessaires pour être des leaders et des guides dans les luttes que mène la nature humaine pour se surpasser dans un enrichissement de la vie vers un état plus élevé et meilleur. Dans ce qui suit, je vais d'abord parler de l'adaptation nietzschéenne des *askeseis* philosophiques pour entraîner l'âme à former les esprits libres

de l'avenir ; je conclurai ensuite avec quelques remarques sur la façon dont Nietzsche conçoit les futures religiosités façonnées par les esprits libres qu'il voit émerger de la désintégration actuelle des différents platonismes de masse.

Nietzsche use du concept de pratiques ascétiques à trois niveaux : dans un sens neutre, avec des connotations négatives et enfin, avec des connotations positives. Il les voit d'abord apparaître avec les philosophies et les religions présocratiques, en lien avec l'entraînement de la volonté. De surcroît, il est bien conscient que Platon et Aristote ont parlé des quatre vertus cardinales et de la façon dont les êtres humains doivent s'entraîner à pratiquer ces vertus. Ils considéraient la vertu comme le seul moyen pour les hommes de parvenir à une liberté de choix et de devenir autre chose que des « marionnettes des dieux ». De plus, Platon et Aristote ont fondé tous deux des écoles pour l'éducation de philosophes, des écoles qui impliquaient un entraînement rigoureux en raisonnement logique, en gymnastique et en musique (comprise au sens large...). Les écoles hellénistiques se sont engagées pareillement dans de tels entraînements, orientés chez les stoïques vers la maîtrise de soi, et veillant au Jardin d'Épicure à ce que les désirs mènent judicieusement aux plaisirs tout en évitant la peur et la douleur. Dans toutes ces écoles, les pratiques ascétiques impliquaient un travail sur soi et sa transformation en vue de la liberté de choix et d'une maîtrise accrue. Toutes les écoles enseignaient les pratiques ascétiques comme des outils pour contrôler les passions, acquérir une force plus grande et un plus grand respect de soi, et pour maintenir et redonner la santé. À coup sûr, les écoles pratiquaient plusieurs types d'ascèse, mais aucune ne jugeait les pratiques ascétiques contre-nature en elles-mêmes ; elles étaient vues comme des moyens de rééduquer les êtres humains, déformés de diverses façons par les milieux culturels où ils avaient été socialisés. Par exemple, un enseignement

essentiel de l'école d'Épicure consistait à essayer d'éradiquer de l'âme de ses disciples cette débilitante peur des dieux.

Ces écoles étaient des lieux de rééducation pour tous les individus désireux de s'engager et prêts à fournir les efforts requis. C'était « des lieux de soin pour âmes malades », selon les termes d'Épictète. La philosophie en vint à être considérée comme une *medicina animi*, une thérapie pour l'esprit, qui ne visait pas un quelconque paradis après la mort. Plutôt, les pratiques philosophiques s'inscrivaient solidement dans la volonté de créer de meilleurs êtres humains et de meilleures communautés de par le monde. Aucune école ne promettait de rédemption éternelle après la mort, ni d'ailleurs de condamnation terrifiante. Ce qui veut dire que, selon Nietzsche, le christianisme n'a pas inventé les pratiques ascétiques ; il les a plutôt adoptées et adaptées à ses objectifs propres. Et en agissant ainsi, il les a déformées. L'ascétisme dès lors n'était aucunement réservé à la chrétienté, mais les fondateurs du christianisme en ont fait le pilier de leur *idéal ascétique*, un idéal qui orientait toute finalité de la volonté humaine vers la transcendance, vers le néant selon la perspective de Nietzsche. Pour Nietzsche, saint Paul est ce fondateur du christianisme qui a incité les êtres humains à « mortifier la chair » pour atteindre la « vie éternelle ». Ce qui implique une dévaluation radicale du monde et de la vie d'ici-bas, ce qui est devenu de moins en moins crédible avec la « mort de Dieu » enclenchée par le développement des sciences empiriques. L'idéal ascétique en arrive alors à être une volonté de néant. Dans ce contexte, tout l'effort nietzschéen de régénérescence culturelle est fondé sur une renaturalisation de l'ascétisme. Il écrit : « Je veux aussi renaturaliser l'ascétisme. Non pas pour affaiblir, mais pour renforcer ; une gymnastique de la volonté ; une renonciation et un jeûne périodique, une casuistique de l'action » (KSA 12, p. 387).

Les esprits libres doivent s'engager dans des exercices d'ascèse et cet engagement est urgent, car « un âge de barba-

rie commence. Les sciences seront à son service » (KSA 9, p. 395 ; KSA 11, p. 105). La hauteur de notre vision intérieure doit contribuer à restaurer la possibilité d'un *Rien de trop*, une devise donnée aux humains pour évacuer l'excès de force et de sensualité, peut-être à nouveau possible pour des esprits libres bien entraînés à notre époque et dans l'avenir.

La clé pour redéfinir de nouvelles formes de religiosité capables d'appuyer certaines politiques orientées vers la vie se trouve peut-être dans l'attention portée à la notion de *Thymos/Geist*. *Geist* est l'outil spécifique qui a façonné les différents platonismes destinés aux masses. L'éducation du *Geist* est le pilier qui soutient toute forme de contrôle politique. C'est cet aspect de l'âme humaine qui est à l'origine de la métaphysique du bourreau. Néanmoins il a aussi été l'instrument essentiel de toute forme de libre arbitre, aussi limité fût-il, ou au moins de la liberté de choix rendue accessible à un plus grand nombre d'êtres humains grâce aux enseignements platoniciens. La maîtrise essentielle des âmes, qui rend possible le contrôle — toujours limité — de la raison sur les passions, fut atteinte en dirigeant le *Geist* vers des buts métaphysiques dans *Par-delà...*, en particulier ses aspects contradictoires de peur et de colère. Les *askeseis* destinés aux esprits libres sont voués à libérer le *Geist* de ses chaînes métaphysiques. Ils doivent être intégrés aux pratiques religieuses, ou ce qu'on désigne alors comme pratiques religieuses, pour les rendre accessibles non seulement aux esprits libres de quelques-uns, mais aussi, dans l'avenir, au plus grand nombre possible. Dans ce but, il faut recourir aux modalités thymotiques, à la fois dans leurs formes saines et dans leurs variantes pathologiques.

Ce qui est le plus important à comprendre concernant l'esprit, dans la tendance qu'a l'être humain à agresser, c'est le côté colère/rage du *Thymos*. L'amour-propre blessé, en particulier, peut donner libre cours au désir de sacrifice et à la violence suicidaire. Étant donné l'état de tension endémi-

que dans laquelle les différentes religions de nos sociétés pluralistes vivent les unes par rapport aux autres, rien n'est plus apte à susciter la haine mutuelle que les insultes, réelles ou perçues comme telles, dirigées contre l'amour-propre des individus. Quand on considère la fragilité de l'ego de la plupart des êtres humains, il est facile de réveiller les guerres dormantes entre communautés par des actes irréflectis ou délibérément insultants. Ce que les pratiques éducatives dans nos sociétés pluralistes doivent viser, c'est d'amener chaque enfant à être conscient de l'impact des actions d'autrui sur lui-même, mais aussi et surtout de celui de ses propres actes sur les autres. Les pratiques d'un compagnonnage agonistique fondé sur une base commune semblent particulièrement idéales pour susciter une telle attention à soi et aux autres. Car, dans de tels compagnonnages, l'« autre » devient un « autre soi ». De plus, la relation négative à l'autre peut enfin être remplacée par une relation positive. Le respect des symboles religieux des autres cultures devrait constituer une des règles fondamentales de la cohabitation. La loi civique devrait interdire dans les termes les plus forts des actes comme la profanation des tombes d'autres religions, ou le manque de respect pour tous les lieux de culte, comme le fait d'entrer dans les lieux de culte en tenue de guerre. Les leaders politiques doivent être parfaitement conscients que de tels actes équivalent à une déclaration de guerre, que ce soit en politique intérieure ou extérieure. Malheureusement, les guerres dormantes entre individus, entre communautés et entre États rendent ce genre de forfait très tentant pour des politiciens sans scrupule. Des leaders « fascistes » de toutes obédiences peuvent obtenir ou garder le pouvoir à coups de surenchère dans la peur et la colère bellicistes. Humilier les « fils et filles de la fierté »⁸, c'est-à-dire la minorité d'individus à fort *Thymos* qui surgissent dans tous les groupes, est toujours une

⁸ Je dois cette formule à l'essai brillant mais non publié de Denis Madore, *The Gratuitous Suicide of the Sons of Pride*, Carleton University, 2007.

méthode infaillible pour provoquer des actes d'agression. De cette façon, les actes « de représailles », jusqu'à la violence génocidaire, apparaissent justifiés à des esprits qui sont sous l'emprise de délires paranoïaques.

Le besoin psychologique et politique de créer des groupes d'« outsiders intérieurs », contre lesquels il est facile de mener une action de vengeance inique, n'a pas disparu et ne disparaîtra vraisemblablement pas de nos sociétés plurielles. La guerre civile latente, en particulier cette nouvelle forme de guerre qu'on appelle la guerre civile moléculaire, menace de surgir à tout moment sous forme d'actions qualifiées à tort de « terroristes ». Il y a bien des actes de violence qui sont commis par des individus dont l'ego est faible et influençable, mais qui ont néanmoins un amour-propre à exprimer et à nourrir. Pour eux, la sécurité consiste à se sentir chez soi dans des groupes guerriers. Rejoindre de tels groupes et se faire reconnaître d'eux par l'accomplissement d'actes d'audace et de violence, leur semble être une promesse de sécurité qui les retient de sombrer dans la vulnérabilité et la passivité. C'est particulièrement vrai pour les individus qui n'ont plus les ressources des cultes traditionnels pour contenir leur rage et trouver la consolation religieuse contre le désespoir. Ils oscillent entre l'autodestruction du nihilisme passif et le nihilisme actif qui implique les guerres civiles et entre nations. La marge entre les deux formes de guerre peut paraître particulièrement tentante pour la marche vers le pouvoir des politiciens « fascistes » dont on a parlé plus haut. Ils sont bien sûr démocratiquement choisis et cherchent un remède à leur désespoir à travers la carrière militaire. Tous les groupes, en particulier les groupes religieux, peuvent être considérés comme des communautés « de stress » qui gèrent et peuvent contenir les énergies thymotiques. Dans des situations où la cohésion de telles communautés est menacée, les énergies thymotiques sont libérées. Étant donné la nature contradictoire du *Thymos* — le fait qu'il oscille constamment entre

peur et colère — les groupes sont voués à se diviser entre une majorité d'individus menés par leur anxiété et une minorité d'individus conduits par leur colère et qui trouvent dans la masse des anxieux une pépinière de recrues *ready-made*. Des groupes armés peuvent alors se former, groupes dans lesquels la colère due aux humiliations subies peut inspirer de actes de violence terribles mais vécus comme « justes ». Car, comme le soutenait déjà Aristote, la colère est une passion qui appelle la justice. Ainsi, on pourrait dire : *si vis bellum*, si tu veux la guerre, humilie « les fils et les filles de la fierté » parmi tes voisins.

Étant donné cependant que beaucoup des pulsions de l'âme réactive sont inconscientes ou à peine conscientes pour l'esprit qu'elles dominent, ces affects séduisent tous ceux qui ressemblent aux fameux « inconscients tenus en laisse » dont il a été question plus haut. Bien sûr, on va voir surgir des justifications tout droit sorties des réserves idéologiques laïques et religieuses. Des appels à la divinité, à des idoles laïques comme la nation, l'État, la race ou la lutte contre le « diable » seront lancés à grands renforts de crainte et de terreur pour justifier les meurtres et « la guerre qui mettra fin à toute guerre ». Les « *managers* » de la rage active dans les communautés thymotiques inventeront même facilement des justifications très sophistiquées pour libérer de très fortes charges d'agressivité. La rage peut améliorer les talents rhétoriques de bon nombre d'individus, poussés par leur inconscient à des niveaux élevés d'habileté linguistique. Même dans ce type de situation, l'élite « veut » et la masse « subit la volonté » ; tout questionnement socratique sur la « justice » de cette rationalisation des actes d'agression tombe dans l'oreille de sourds et reste inefficace. Les « *managers* » de rage parviendront aisément à diriger la fureur populaire sur ces traîtres socratiques qui joueront alors le rôle de ceux envers qui il est facile d'être injuste. Les quelques esprits libres qui ont dans la tête un projet de régénération philosophique

et religieuse de leurs communautés doivent attendre à l'abri de la tempête, dans quelque lieu silencieux et retiré d'un « exil intérieur » ; dans ces conditions, ce serait une erreur de la part de certains philosophes contemporains de vouloir imiter le « voyage en Sicile » de Platon. Seul un travail sur soi dans quelque « Jardin » peut se faire dans un tel environnement et je pense que c'est déjà beaucoup. Malheureusement seules les grandes souffrances et la défaite complète des troubles de l'*hybris* peuvent calmer la tempête de la guerre et les fièvres apocalyptiques qui les alimentent. La vision nietzschéenne souligne que seules une grande souffrance et la tension de l'âme qu'elle provoque peuvent engendrer un renouveau. Il me semble qu'il a raison.

Le libéralisme politique est incapable de comprendre « les fils et filles de la fierté ». Dans son orientation radicalement mamonnistique, il sous-estime l'importance du *Thymos* dans ses composantes de rage, de colère et de fierté. Impossible pour lui de la comprendre ni bien sûr de composer avec cette « furie religieuse consubstantielle à la part la plus obscure, la plus vénéneuse de l'âme humaine »⁹. L'objectif d'une survie bien confortable, en fait une vision du « dernier homme », oublie que le confort matériel ne peut apaiser la peur et la colère. L'amour de l'argent ne suffit pas à surmonter toutes les humiliations que les sociétés libérales imposent continuellement à bon nombre de leurs membres. Ces humiliations nourrissent alors les « guerres civiles moléculaires » qui croissent les conflits de ces sociétés. Au niveau des politiques étrangères, on ne prend pas non plus la mesure des humiliations infligées sans réfléchir par les gouvernements à leurs adversaires, non plus que de leurs réponses pleines de rage. Les entreprises « socratiques » tentant de comprendre ces réponses pleines de rage sont condamnées comme volontés

⁹ Georges Bernanos cité par Jean Birnbaum, *Le Monde des Livres*, Paris, *Le Monde*, 22 novembre 2007.

de justifier des « actes de terrorisme ». Au contraire, les politiques étrangères semblent être inspirées par des visions apocalyptiques de guerres finales, des guerres qui pourront vaincre le « diable » et pourront inaugurer, à l'échelle du monde, des zones de confort tout démocratique.

Pendant ce temps-là, les religions traditionnelles poursuivent leur œuvre, cherchant à guérir les déprimés et à calmer les esprits en colère. Ces interventions valent beaucoup mieux que celles des grands prêtres de la science médicale. Ces derniers incitent les nombreux êtres qui souffrent à rejoindre tous ces groupes de zombies bien médicamentés qui se multiplient. Les formes passives de nihilisme, de ce fait encouragées, sont appelées à se mettre au service zélé de Mammon. Cependant, les religions traditionnelles ont aussi mis en place des groupes pleins de colère thymotique où les membres sont poussés à fantasmer sur les horreurs qui guettent les infidèles au moment de la fin du monde qui ne saurait tarder. Les trois religions héritières d'Abraham ont fait en sorte de hâter la fin du monde en s'engageant dans des actes parfaitement conçus pour déclencher l'intervention de leur Dieu très en colère. Ces actes déclencheurs ont pu être des assassinats prémédités, des attentats-suicides visant des symboles culturels bien voyants, des projets visant à détruire des merveilles technologiques pour provoquer le maximum de morts, aussi bien que des guerres préventives où les actions militaires sont fondées sur la « foi », au point de rendre l'organisation des combats complètement déconnectée de la réalité.

Nietzsche conseille aux philosophes à l'esprit libre de devenir « les chefs et les législateurs » qui utiliseront les tendances et les groupes religieux comme des *ready-made* culturels propres à rehausser la vie de l'être humain. Cependant, de telles actions salvatrices ne peuvent être accessibles, dans un futur lointain, qu'à des esprits libres qui se seront préparés dans leur calme retraite grâce aux *askeseis*... Pour conclure, j'aimerais indiquer quelques mesures qui pourraient être

prises en œuvre d'ici là. D'abord, les États laïques doivent reconnaître et accueillir tous les groupes religieux, à condition qu'ils n'aient pas l'intention de déterrer la hache de guerre. Les autorités laïques doivent encourager la coopération « agonistique » entre les différentes croyances. Une telle coopération donne la mesure exacte de la guerre dormante entre les religions, chacune d'elles pouvant être considérée comme une voie différente vers le salut. Les compagnonnages agonistiques entre les religions devraient être encouragés de façon à ce que leur rivalité s'exprime en termes conciliants, par des actions accommodantes et des œuvres caritatives. Les croyants devraient être encouragés à faire œuvre de charité non seulement au sein de leur propre groupe, mais également dans les autres communautés, et auprès de ceux qui n'ont aucune croyance mais qui vivent dans la même organisation politique. Cela impliquerait dans une certaine mesure que les groupes religieux renoncent à l'aide qu'ils assurent à leurs membres à l'étranger. Cependant, de telles actions restent dans les limites du mammonisme, encore que l'on puisse, donc, faire bon usage de Mammon. Car une des faces cachées du *Thymos* est la générosité. La fierté, la joie débordante et la force coulent à flot naturellement à travers cette vertu de générosité. Seules les humiliations de l'esprit brisent sa tendance naturelle à s'épancher en actes de gratitude et de bienveillance. La pensée de Nietzsche tend à travailler les aspects négatifs du *Thymos*, à rééduquer l'esprit et à libérer cette générosité, au début seulement chez les esprits libres, mais ultimement au profit également de la multitude. Il semble que ce soit seulement de cette façon que les faiseurs de paix seront peut-être une chance d'hériter d'un monde complètement transformé.